



Belle à Croquer

Dossier de Présentation.

Bande Annonce :

<https://www.mathildenocquet.com/belleacroquer>

Miss le jour. Loue la nuit.

Belle à croquer est un mélange d'humour noir, de critique sociale et de frissons bien dosés – quelque part entre le cannibalisme de *Grave*, la transformation viscérale de *The Substance* et l'univers grinçant et tourmenté de Tim Burton.





Résumé :

Lola, jeune toiletteuse pour chiens, rêve de gloire. Son objectif : décrocher Miss Prestige, le concours de beauté le plus convoité de la région.

À sa tête : Clarissa, ex-Miss Univers, figure glaciale obsédée par la perfection. Dans sa villa, isolée, en lisière de forêt, elle soumet les candidates à un entraînement brutal et à des règles de plus en plus absurdes.

Mais tout bascule lors d'une fête clandestine. Mordue par un loup, Lola voit son corps se transformer : ses ongles deviennent griffes, ses dents se changent en crocs, sa pilosité s'emballe, et sa faim prend une tournure inquiétante.

Parviendra-t-elle à maîtriser sa nouvelle nature pour décrocher la couronne tant convoitée ?





À l'origine : un parallèle amusant.

Pourquoi la figure du loup-garou est-elle toujours associée aux hommes ? Franchement, se transformer une fois par mois en une créature affamée, agressive et imprévisible... ce n'est pas plutôt un truc de femmes ?

Entre les règles, la grossesse, la ménopause, notre corps est un chantier en perpétuel remaniement ! Pourtant, on nous demande d'être douces, radieuses et impeccables en toute circonstance. Sérieusement, qui a déjà croisé une femme rayonnante le premier jour de ses règles ou enceinte de huit mois ?

C'est ce décalage absurde qui m'a inspiré ce film : et si la lycanthropie était une affaire de femmes ?



Une relecture de La Belle et la Bête.

La lycanthropie incarne la dualité humaine : une apparence civilisée dissimulant une nature sauvage, une lutte constante entre le contrôle et l'instinct. Ce conflit intérieur, Lola le vit de façon exacerbée.

D'un côté, elle aspire à devenir Miss Prestige, symbole ultime de raffinement, de grâce et de féminité. Son rêve repose sur la maîtrise parfaite de son image, sur l'élégance et la discipline imposées par ce monde de paillettes où tout doit être sous contrôle.

Mais, de l'autre côté, une force incontrôlable s'éveille en elle. Sa nature de louve-garou, imprévisible et indomptable, la pousse à suivre des instincts primitifs qu'elle va devoir dompter.

Une féminité sous pression.

Dans le film, Lola devra donc apprendre à maîtriser son cycle de transformation ou, à défaut, à se cacher lors de la pleine lune, comme les femmes qu'on pousse à dissimuler leurs règles par pudeur ou honte. Elle devra réfréner sa faim vorace, à l'image de celles à qui l'on impose de contrôler leur appétit pour correspondre aux diktats de la minceur. Canaliser ses instincts de prédatrice, comme une femme trop ambitieuse à qui l'on rappelle sans cesse de rester à sa place.

Mais, au-delà de cette lutte, elle subira une version poussée à l'extrême des injonctions à la perfection : dents immaculées, manucure impeccable, corps parfaitement lisse. À mesure que la pression s'intensifie, une évidence se dessine : le combat de Lola n'est qu'un reflet exacerbé de ce que vivent les femmes au quotidien.



Un concours autant fascinant qu'absurde.

Les concours de Miss incarnent parfaitement les diktats de beauté imposés aux femmes. C'est un monde où l'on s'inflige souffrance et humiliation avec un sourire parfait. C'est une parade où la douleur est silencieuse, un peu comme un concours canin de luxe : on s'y soumet volontairement à des régimes extrêmes, des entraînements infernaux et des heures interminables de maquillage.

Mais, derrière le strass et les paillettes, un paradoxe : ces Miss incarnent un idéal de beauté hors du temps, à l'heure des influenceuses ultra-botoxées et retouchées en permanence. Ici, pas de chirurgie autorisée, une bienséance rigide... une image de la féminité à la fois archaïque et rassurante. Dans le film, le concours est à la fois désuet, d'un kitsch réconfortant, mais aussi source d'une tension oppressante.





Une relation toxique.

Clarissa, la directrice, règne en grande prêtresse sur cette cage dorée qu'incarne le concours et impose à Lola des standards démesurés, sous prétexte qu'ils sont indispensables à la compétition.

Mais ce qui semble être un guide vers l'excellence se révèle vite être un modèle de relation toxique : chaque sourire dissimule une morsure, chaque compliment devient un piège. Comme dans **Whiplash** ou **Black Swan**, on assiste à un perfectionnisme ravageur, où la réussite exige bien plus qu'un simple dépassement de soi : elle impose de sacrifier sa véritable nature.





Une prison dorée.

L'histoire de **Belle à croquer** se déroule en huit clos dans une villa faussement chaleureuse, où tout est pensé pour formater, dompter, lisser.

Chaque espace est une oppression : des portraits des Miss accrochés comme des trophées de chasse, une piscine éclatante où l'on se doit de parader, une cabine d'épilation aseptisée, digne d'un bloc opératoire. Ici, l'objectif n'est pas de se révéler, mais de se conformer.

À l'opposé, la forêt qui l'entoure représente donc tout ce que Lola désire sans se l'avouer : un espace brut, incontrôlable, où la civilisation n'a pas encore imposé ses lois absurdes.





Une transformation ingénieuse.

Pour représenter cette créature inquiétante, je refuse la surenchère d'effets numériques, vite ennuyeuse et peu crédible. Je mise sur la subtilité et l'inventivité pour faire vivre le fantastique à l'écran. La transformation de Lola en louve-garou s'inscrit dans une tradition de cinéma économe, à la manière du film culte **La Féline**, (une femme se transforme en panthère) par Jacques Tourneur. L'horreur naît de ce que l'on ne voit pas, de l'ombre qui se tapit, laissant l'imagination faire son travail. D'ailleurs, lorsque Lola attaque Roxane à la piscine, la scène fait directement référence à ce film.

Tout au long de l'histoire, les signes de la mutation – griffes, crocs, poils – surgissent par petites touches, grâce à prothèses, maquillages et techniques artisanales. Ici, ce n'est pas du numérique : c'est du corps, de la chair, de la matière. La mutation est viscérale, tangible, presque palpable.



Une histoire grinçante à l'esthétique pop.

Belle à Croquer fait de l'humour sa meilleure arme. Grinçant, caustique, il détourne les codes du conte de fées et du fantastique pour mieux frapper. Ici, l'humour devient outil de dénonciation. Il pointe avec ironie les injonctions de beauté imposées aux femmes et les pressions sociales qui pèsent sur elles. La Miss se transforme en son pire cauchemar : le rire naît de cette métamorphose grotesque et décalée. Mais ce comique grinçant ne se contente pas de faire sourire : il agit comme une loupe, révélant l'oppression structurelle subie par les femmes dans nos sociétés occidentales.

Pour incarner cette farce grinçante, **Belle à Croquer** adopte une esthétique pop, ultra-léchée et décalée, rappelant **Edouard Aux Mains d'Argent**, film qui joue aussi à renverser le mythe de la Belle et la Bête. L'univers de **Belle à Croquer**, visuellement soigné, mêle conte de fées et fantastique, jouant sur le contraste entre une beauté éclatante et une réalité plus grinçante.





En conclusion : Un film acidulé.

Belle à Croquer, c'est un bonbon acidulé : sucré en surface, mais piquant sous la langue. Derrière son esthétique léchée et son ton léger, le film cache une satire mordante, qui bouscule les normes avec une énergie insolente. Loin d'être une œuvre pesante, ce film se veut divertissant et jouissif.

La fable joue sur les contrastes : d'un côté, une mise en scène pop et colorée ; de l'autre, un fond plus grinçant qui interroge les diktats de beauté et le contrôle exercé sur le corps des femmes. La transformation en monstre, aussi terrifiante qu'ironique, devient une métaphore puissante de cette remise en question contre l'ordre établi.

Belle à Croquer est ainsi une ode à l'indomptable, à celles et ceux qui refusent de se plier aux carcans imposés.

Mathilde Nocquet est une auteure-réalisatrice avec plus de 15 ans d'expérience dans la publicité.

Elle commence sa carrière en dévorant à pleines dents sa scolarité à la prestigieuse **École Nationale des Arts Décoratifs de Paris**, en section vidéo. Déjà les crocs bien aiguisés durant ses études, elle fait ses premières armes comme assistante réalisatrice sur **African Gangster** de Jean-Pascal Zadi. Son court-métrage de diplôme, **Wing**, un thriller fantastique, séduit la chaîne **OCS** et lui ouvre les portes de collaborations avec des marques de luxe telles que **L'Oréal** et **Lacoste**, ainsi qu'avec des sociétés de production publicitaire reconnues comme **Soixante Quinze** et **Division Paris**.

Elle passe ensuite plusieurs années à l'étranger : d'abord en Australie, où elle crée **La Nocquette**, une série mordante et primée (**Miami Fashion Film Festival**, **Los Angeles Neo Noir Festival**), tout en réalisant des campagnes pour des marques internationales telles que **BMW** ; puis à Londres, collaborant avec des sociétés britanniques prestigieuses comme **Pulse Films** et **Black Dog Films**.

De retour en France, tout en poursuivant ses collaborations avec de grandes agences publicitaires (**BETC**, **Publicis**...) pour des marques internationales telles que **Lancôme**, **Puma** et **Zalando**, elle développe son premier long-métrage, **Misshapen**, une comédie horrifique délicieusement déjantée.

Son univers ? Un cocktail explosif d'humour acéré et d'esthétique ultra-léchée, où chaque projet est une nouvelle occasion d'intriguer et de surprendre.

